

Sergio KOKIS, où le retour au pays natal est entraîné par la mort de la figure parentale, et *Nos échoueries* (2010) de Jean-François CARON, où le protagoniste va revenir dans la maison de son enfance, permet ainsi à CHASSAING de réfléchir à propos de dynamiques délicates qui relient sujet et collectivité, avant de se concentrer sur les notions de mémoire et d'oubli à travers une relecture attentive de *Pélagie-la-Charrette* (1979) d'Antonine MAILLET et de *Le premier jardin* (1988) d'Anne HÉBERT. Le dernier chapitre de cette section, par contre, revient au drame *Incendies* de MOUAWAD et à son adaptation cinématographique par Denis VILLENEUVE, œuvres dans lesquelles le récit du retour devient un véritable acte de reconstruction de l'identité communautaire.

Enfin, la troisième partie questionne la capacité de la narration de créer et renforcer le lien d'«Appartenance» (pp. 171-244), en présentant trois cas de *dysnostie* différents. L'auteure revient ainsi sur *La pêche blanche* de TREMBLAY et sur le caractère fondateur de la nostalgie, source première du sentiment *dysnostique*, pour se pencher ensuite sur le roman *Lignes de faille* (2006) de Nancy HUSTON, qui évoque l'impossibilité du retour pour une famille cosmopolite, et sur *La saga des Béothuks* (1996) de Bernard ASSINIWI, où on aboutit à une situation de *dysnostie* extrême, soit la disparition totale du peuple natif de Terre-Neuve, victime d'un génocide.

CHASSAING, dans cet ouvrage très dense et qui s'appuie sur un corpus bien nourri d'œuvres et de textes critiques, nous livre le riche témoignage d'une conscience collective désormais marquée par le mouvement du retour au pays natal, un *topos* de la littérature de toute époque et de toute culture qui, au sein de la production littéraire canadienne francophone contemporaine, offre des interprétations inédites du monde et de ses aspects multiples.

Elena RAVERA

Daniel LETENDRE et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dir.), *Lectures de Marie-Claire Blais*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2019, 256 pp.

Cet ouvrage collectif, que Daniel LETENDRE et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE présentent (pp. 7-16), rassemble les actes des «Journées internationales Marie-Claire Blais» qui ont eu lieu à la Maison de la littérature de Québec, du 9 au 11 novembre 2016. Les contributions, réparties en cinq sections, se penchent sur l'œuvre narrative de l'auteure, en privilégiant les textes des années 1960-1970 et le cycle romanesque *Soifs* dont le premier volet éponyme date de 1995. À côté d'études critiques, qui

mettent en relief les traits saillants de l'écriture blaisienne, figurent des témoignages concernant l'édition et la traduction de son œuvre, ainsi que les réflexions personnelles de quelques écrivaines.

La première section, "Parcourir", ne compte que l'étude de Michel BIRON, "Le bouleversement infini du monde" (pp. 19-42). Placée à la tête du recueil, cette contribution se veut en quelque sorte une introduction, dans la mesure où elle évoque une bonne partie de la production romanesque blaisienne et en souligne l'évolution – du premier roman, *La belle Bête* (1959), aux dernières parutions de la série *Soifs*. – et qu'elle en souligne l'évolution. BIRON propose cette traversée chronologique pour marquer le tournant que connaît la poétique de BLAIS à partir des années 1970. Le critique constate ainsi le développement du dispositif ironique et l'apparition de la stratégie de la "coulée narrative" en même temps que la transformation des personnages en "silhouettes". N'étant ni héros ni anti-héros, ces figures se confondent dans la pluralité du monde. BIRON fait également ressortir d'autres changements, tels que le renouvellement spatial en termes de déterritorialisation et de marginalisation, puis le glissement que subit la représentation de l'art par le biais des personnages-écrivains.

La deuxième section, "Éditer", rassemble les réflexions de Jean BERNIER des Éditions du Boréal à Montréal et de René DE CECCATTY des Éditions du Seuil à Paris sur la publication du cycle *Soifs*. BERNIER ("Éditer Marie-Claire Blais", pp. 45-49), qui se voit moins comme un éditeur-démiurge qu'un passeur invisible entre l'auteure et son public, décrit le travail de révision de la série romanesque tout en mettant en relief l'originalité de la narration dans laquelle la structure temporelle semble figer les personnages ainsi que l'interpellation constante du lecteur à travers les questions rhétoriques et l'emploi du conditionnel passé deuxième forme, caractéristiques de l'écriture blaisienne. Pour sa part, DE CECCATTY ("Éditer Marie-Claire Blais en France", pp. 51-58) nous rappelle les maisons d'éditions françaises qui ont publié les romans de BLAIS avant qu'elle ne passe chez Seuil, en 1996, pour le cycle *Soifs*. Tout en signalant les aspects innovateurs de la poétique blaisienne qui ont ébranlé la critique et l'édition en France, l'éditeur partage les choix créatifs que BLAIS a poursuivis sans aucun souci de rentabilité financière et de célébrité.

La troisième partie, "Commenter", compte six articles. Martine-Emmanuelle LAPOINTE, dans "L'œuvre de Marie-Claire Blais et le canon littéraire de la Révolution tranquille" (pp. 61-77), propose une relecture des *Manuscrits de Pauline Archange* (1968). En se focalisant sur le thème de la mémoire dans les récits d'enfance, elle cherche à éclaircir la manière dont ce roman participe du canon littéraire des années 1960. Cette filiation, d'après LAPOINTE, s'ancre dans l'œuvre de Réjean DUCHARME (en particulier, dans *L'avalée des avalées* de 1966) et dans "l'esthétique de la négativité" – définition empruntée à Hans

Robert JAUSS² – qui se manifeste à travers le renversement des principes de la morale catholique et l’orchestration de personnages transgressifs.

Dans “Réécrire les liaisons identitaires. Marie-Claire Blais et les années 1970” (pp. 79-97), Daniel LETENDRE met en évidence la posture anticonformiste que BLAIS affiche dans ses romans par rapport à la question identitaire et nationale qui était au cœur des réflexions intellectuelles au moment où s’accomplissait le passage du Canada français au Québec. L’analyse des romans *Un Joualonnais sa Joualonie* (1973) et *Une liaison parisienne* (1975) révèle que BLAIS s’oppose à la vision de ses contemporains en estimant que les critères linguistiques, culturels et historiques ne suffisent pas à construire une appartenance.

De son côté, Janine RICOUART (“Féminisme et humanisme de Marie-Claire Blais”, pp. 99-118) étudie la représentation de personnages féminins et de communautés dans quelques romans blaisiens des années 1970 – *Manuscrits de Pauline Archange* (1968), *L’insoumise* (1971), *La nef des sorcières* (1976) – et dans la série *Soifs*. La chercheuse observe que les ouvrages des années 1970 mettent en scène un féminisme qui évolue vers un humanisme à partir des années 1990; en effet, le regard de BLAIS sur les femmes ou des groupes féminins contestant le système patriarcal se déplace vers d’autres groupes marginalisés.

La contribution successive, “L’apocalypse selon Marie-Claire Blais” (pp. 119-134), aboutit également à constater un élargissement de perspective au fil de l’œuvre blaisienne. En examinant le croisement de la thématique apocalyptique avec la thématique de l’enfance-adolescence dans *Visions d’Anna* (1982), *Pierre. La guerre du printemps 81* (1986) et le cycle de *Soifs*, Petr KYLOUŠEK nous dévoile que ces fictions rendent compte d’une évolution de l’individuel à l’universel. Ce mouvement s’appuie sur la construction des personnages et leur représentation spatiale – ils passent, d’ailleurs, du milieu familial au domaine communautaire – ainsi que sur l’affinement de la technique narrative de la polyphonie des voix.

L’analyse de la narration chez BLAIS est approfondie dans l’article intitulé “Le parcours de l’autorité narrative dans l’œuvre de Marie-Claire Blais” (pp. 135-148). Andrée MERCIER, qui développe dans cet article une étude précédente³, s’intéresse à l’instance narrative et à ses modulations de légitimité dans la trilogie qui comprend les *Manuscrits de Pauline Archange* (1968), *Vivre! Vivre!* (1969) et *Les apparences* (1970). MERCIER compare, ensuite, les variations de la voix de Pauline, protagoniste de la trilogie, avec les modalités narratives employées

2 Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception* (trad. de Claude MAILLARD), Paris, Gallimard, coll. “Tel”, 1994 [1978], p. 147.

3 Stéphane LARRIVÉE et Andrée MERCIER, “De la voix autoritaire à la voix autorisée. Les tensions de la narration dans les *Manuscrits de Pauline Archange*”, *Voix et Images*, vol. XXXVII, n. 1, automne 2011, pp. 73-86.

dans la série *Soifs* et dans quelques romans publiés entre la fin des années 1960 et le début des années 1980.

Dans la dernière contribution de cette section, “Quelques aperçus sur les études blaisiennes d’un point de vue bibliographique” (pp. 149-162), Oriel MACLENNAN expose la manière dont elle a construit sa bibliographie sur BLAIS⁴, ce qui lui permet de souligner l’étendue de la critique existante, les ouvrages que celle-ci a négligés, puis la variété des traductions et des adaptations.

C’est à la traduction de l’œuvre blaisienne qu’est consacrée la quatrième section. Nigel SPENCER, dans “Traduire Marie-Claire Blais” (pp. 165-173), décrit quelques-unes des difficultés qu’il a rencontrées dans sa traduction vers l’anglais des romans de BLAIS. Il évoque à ce propos ses réflexions et ses choix en ce qui concerne les tournures semi-interrogatives, la ponctuation, les temps verbaux, les registres de langue et les sonorités.

Pour sa part, Anne DE VAUCHER GRAVILI (“Traduire Marie-Claire Blais en italien: éditions, analyses et traductions”, pp. 175-195) commente les traductions italiennes des œuvres narratives de BLAIS. La critique se penche, tout d’abord, sur les romans parus chez Valentino Bompiani à Milan: *Una stagione nella vita di Emanuele* (1966) dans la traduction de Ginevra BOMPIANI et *Una bella bestia* (1970) traduit par Luigi BONINO SAVARINO. Ensuite, DE VAUCHER GRAVILI présente *L’esiliato, nouvelle*, suivi de *I viaggiatori sacri* (2007), ouvrage traduit par Cristina MINELLE et Alessia TORMEN et publié chez Sinnos à Rome dont elle a supervisé la traduction.

À la fin de cette partie, l’examen des traductions vers l’anglais des textes de BLAIS permet à Rainier GRUTMAN (“Marie-Claire Blais au prisme de la traduction”, pp. 197-218) d’affirmer que les versions américaines ont plus contribué au rayonnement international de l’auteure que les versions canadiennes. C’est ce que prouve, d’après GRUTMAN, l’influence qu’exerce *A Season in the Life of Emmanuel* (1966), grâce à la préface que signe Edmund WILSON, de même que la comparaison des démarches traductives qu’adoptent Ralph MANHEIM dans *St. Lawrence Blues* (1974), version américaine d’*Un Joualonnais sa Joualonie* (1973), et Ray ELLENWOOD dans *Nights in the Underground* (1979), traduction canadienne des *Nuits de l’Underground* (1978).

Dans la dernière section, “Accompagner”, les écrivaines québécoises Nicole BROSSARD (“La sensation de l’œuvre et de la vie”, pp. 221-227), Marie-Pascale HUGLO (“Fugitifs bouleversements’: écrire avec Marie-Claire Blais”, pp. 229-236) et Amélie PAQUET (“Prendre

4 Oriel MACLENNAN, *Marie-Claire Blais. A Bibliography*, Dalhousie University Libraries Digital Editions, 2015.

acte de l'appel du désordre”, pp. 237-241) rendent compte de la manière dont l'œuvre de BLAIS a marqué leur expérience personnelle.

Amandine BONESSO

Isabelle KIROUAC MASSICOTTE et Pénélope CORMIER (dir.), “Portraits et enjeux de la relève dans les littératures francophones du Canada”, *@analyses*, vol. 14, n. 1, printemps-été 2019

Ce numéro d'*@analyses* est consacré au concept de relève dans les littératures francophones du Canada, c'est-à-dire aux significations et aux déclinaisons du discours de la relève en rapport de continuité ou de rupture avec la production littéraire précédente. Les études rassemblées prennent en considération l'Acadie, le Québec, la littérature des Premières Nations et celle des autres provinces du Canada.

Dans son article “Une esthétique *trash* de la marginalité. Des *Crasseux* d'Antonine Maillet à la collection ‘Poésie/Rafale’ (Perce-Neige)” (pp. 33-65), Isabelle KIROUAC MASSICOTTE inscrit dans le filon *trash* de la littérature acadienne les poètes de la relève de l'école Aberdeen, tels qu'Antonine MAILLET, Raymond Guy LEBLANC et *Acadie Rock*; elle souligne le lien entre la production récente et les œuvres de la tradition littéraire consacrée. L'étude de Jimmy THIBEAULT aborde la relève dans des questions identitaires et relationnelles. Il analyse le parcours poétique de Jean-Philippe RAÏCHE, qui se positionne entre le sujet, “le soi-Acadien”, et l'autre, incarné par l'amant étranger: l'identité se construirait, alors, par la rencontre (“Entre acadianité et mondialisation: l'expression du ‘soi-Acadien’ à la rencontre de l'autre dans *Une lettre au bout du monde* de Jean-Philippe RAÏCHE”, pp. 13-32). Pénélope CORMIER analyse le spectacle de poésie et de musique *Manifeste scalène* (2017) produit par trois auteurs du Nouveau-Brunswick, Sébastien BÉRUBÉ, Gabriel ROBICHAUD et Jonathan ROY. Ceux-ci se poseraient, ainsi, selon CORMIER, dans une rupture qui n'est ni générationnelle, ni temporelle, mais spatiale, celle de l'espace acadien (“Le Manifeste scalène de la ‘quatrième génération’ d'artistes en Acadie: vers une relève régionale”, pp. 66-99).

De relève littéraire, culturelle et sociale est empreint le discours critique concernant les Premières Nations. Dans “Elles se relèvent: penser la résurgence dans la langue et la littérature innues” (pp. 100-125), Marie-Ève BRADETTE explique la relève en termes de poétique choisie pour décoloniser l'imaginaire à travers les générations, les survivances et les filiations. Cette poétique qu'adoptent les écrivaines